

Première

# LETTRE

À M. NECKER

sur l'importance des opinions  
religieuses

Berlin

---

1788



Première

# LETTRE

À M. NECKER

Sur son livre de l'importance des  
opinions religieuses.

---

J'ai souhaité cent fois que, si Dieu soutient la nature, elle le marquât sans équivoque ; & que si les marques qu'elle en donne sont trompeuses, elle les supprimât tout-à-faits : qu'elle dît tout ou rien ; afin que je visse quel parti je dois suivre.

Pascal.

---

Monsieur,

Vous écrivez pour éclairer le monde ; j'ai cru pouvoir vous écrire pour m'éclairer avec vous. Si l'opinion gouverne la terre, ceux qui dirigent l'opinion ne parlent & n'écrivent jamais impunément : ils sont responsables de leurs idées, comme les rois de leurs actions ; & tout homme a droit de marquer sa surprise, lorsque M. Necker publie un livre de métaphysique qui doit déplaire également aux prêtres & aux philosophes, & qui peut être condamné le même jour dans Genève dans Rome & à Constantinople.

Il est probable qu'un tel livre, n'étant qu'une harangue en faveur du déisme, & une paraphrase de ce vers si connu, si Dieu

n'existait pas, il faudrait l'inventer ; il est, dis-je, probable qu'il serait tombé de vos mains dans l'oubli, si vous ne l'aviez signé ; mais on n'a pu supposer que M. Necker eût fait un livre inutile, ni qu'il eût affecté sans raison d'éviter toute idée neuve ; & la nation qui eût craint de vous humilier par son indifférence, a marqué pour vous lire un empressement que la légèreté de son caractère rend plus flatteur & plus cher à l'austérité du vôtre.

Cet empressement était dû à l'éclat de votre ministère : vous avez joui de la confiance d'un roi, dont la probité n'a jamais été suspecte à l'Europe, & vous avez emporté nos regrets.

Quand les princes & les peuples sont dans l'affliction, ce n'est point vers des hommes de plaisir qu'ils tournent les yeux : leurs regards abattus cherchent un sage, & son front sévère qui les eût troublés dans leurs jours d'ivresse & de dissipation, les rassure & les console dans le malheur.

La France éprouvait ce besoin, lorsqu'on vît un homme élevé par les philosophes & formé dans la sécheresse des calculs, apporter tout-à-coup l'étroite économie d'une petite république au sein de nos profusions ; on espéra que son inflexibilité laisserait la persévérance des courtisans, & qu'il fatiguerait l'intrigue par la confiance de ses refus : on alla jusqu'à lui tenir compte de la sévérité de son extérieur & de la différence des religions ; car le malheur s'attache à tout & rien ne paraît méprisable à l'espérance.

Tel parut l'homme sur qui s'arrêtèrent le choix du prince le vœu des sujets, & cet homme, c'était vous. On n'oubliera jamais jusqu'à quel point vous accrûtes notre espoir, quand vous osâtes le premier rendre compte au roi de l'état des finances en présence de son peuple : c'était ouvrir une nouvelle route à leur amour & à leur confiance mutuelles ; & je ne doute pas que vous n'eussiez enfin accompli le vœu de la prospérité pu-

blique, si, comme tous les grands caractères, vous n'aviez eu éminemment le revers de vos qualités; si vous n'aviez poussé la force jusqu'à la dureté, la dignité jusqu'à la rudesse; si vous n'aviez sacrifié vos projets à votre humeur; si vous n'aviez enfin dédaigné, pour vous soutenir, les ressorts que vous n'aviez pas craint d'employer pour arriver au ministère. Quoi qu'il en soit, l'histoire vous vengera de ce vieillard frivole qui n'eut d'autre énergie, que la haine contre Louis XV; qui ne rétablit les parlements que pour remettre en question ce qui était décidé; & que se fut un jeu cruel de renverser votre prudence & votre économie sur la sagesse & les grandes vues de Turgot.

Je ne dirai qu'un mot de M. de Calonne, puisqu'on ne peut en ce moment, le séparer de vous. On sait que, gêné par sa réputation & par la vôtre, il n'a jamais pu parvenir à rassurer les peuples. Il vient de faire à nos lois l'affront de s'expatrier pour se défendre, après avoir déclaré au malade confié à ses soins, qu'il le laissait dans un état désespéré, & que vous l'aviez trompé en lui annonçant un excédent de forces qu'il n'avait jamais eu. Son dernier mémoire se réduit pour les gens du monde, à cette seule proposition, s'il eût compté, à votre manière il eût laissé un excédent; & que si vous eussiez compté comme lui, vous auriez laissé un DÉFICIT. On attend la fin d'un si grand procès; mais que par la vérification DU COMPTE RENDU, vous soyez trouvé fidèle en toutes vos promesses ou que vous ayez erré, il ne serait pas moins intéressant d'examiner jusqu'à quel point vous aviez donné à la France la première des puissances, qui est celle de l'opinion; & combien M. de Calonne la lui a fait perdre: ce qui toucherait au fameux problème; jusqu'à quel point il est permis de tromper les peuples, & si on peut les sauver par une erreur. Mais ce n'est pas ici l'objet de ma lettre & je passe, Monsieur, à votre Traité de l'importance des opinions

religieuses.

Ce n'est pas sans une extrême défiance que j'entreprends cette discussion, & que je la soumetts à vos lumières & au jugement du public. Si je n'étais rassuré par l'importance du sujet, je n'aurais jamais opposé mon obscurité à votre éclat, & la simplicité de mon style à la solennité du votre<sup>1</sup>.

Vous annoncez d'abord que ce qui vous a porté à faire un volume sur l'utilité temporelle des religions, c'est que vous avez reconnu que les philosophes, ne pouvant ni perfectionner la morale ni lui donner une base solide, il était temps de prêcher au peuple l'existence d'un Dieu & de sa providence.

Heureusement qu'en attaquant les philosophes, vous n'avez pas nommé la philosophie. Paris, vous le savez, est la ville du monde où l'on a le mieux séparé ces deux mots : ce n'est point la philosophie, c'est un parti qui fait les philosophes. Les langues sont pleines de ces délicatesses : c'est ainsi qu'on peut fort bien connaître l'homme, sans connaître les hommes. Il est donc très heureux que vous n'ayez point accusé la philosophie de ne pouvoir nous donner un cours de morale ; ce serait attaquer la raison dans son fort ; ce serait insulter l'espèce humaine ; & il serait triste que, malgré tant de sujets de division, vous & M. de Gallonné, fussiez tous deux d'accord ; lui pour nous annoncer le déficit des finances, & vous celui des idées. Mais avant d'établir que la philosophie, qui est : la raison sans préjugés, peut seule , avec le secours de la conscience, donner aux hommes une morale parfaite, souffrez, Monsieur, que je vous demande à qui vous en voulez, lorsqu'au dix-huitième siècle, vous proclamez un Dieu

---

1. Il est peut-être utile d'avertir les jeunes gens, qu'outre le style simple, le tempéré & le sublime, si connus & si bien classés dans les rhétoriques de collège, on est forcé aujourd'hui d'admettre le style ministériel, & ce qu'on appelle, la prose poétique.

vengeur & rémunérateur.

Ce n'est point aux gouvernements que vous parlez ; car il n'en est point sur la terre qui ne soit de connivence avec un clergé, & qui ne veuille tenir sa puissance du Ciel. Ce n'est : point aux peuples que vous prêchez ; car votre livre qui peut-être est déjà à Pétersbourg, ne parviendra jamais dans votre antichambre<sup>2</sup>. Sans compter qu'un peuple qui non-seulement croit en Dieu, mais en Jésus-Christ, rejettera toujours un ouvrage qui n'annonce qu'un Dieu pur & simple. Une nation sauvage, par exemple, passerait fort bien de l'ignorance absolue qu'on appelle état de pure nature à la connaissance d'un suprême architecte, & pourrait s'y arrêter quelque temps ; mais une nation avancée, qui a déjà un culte, ne rétrogradera pas ? qui a le plus, ne veut pas le moins. Or, le peuple sait fort bien que non seulement il n'est point de morale sans religion, mais encore que sans religion il n'y a point d'honnête homme ; & non-seulement sans religion, mais encore sans la religion chrétienne, & sur-tout sans la religion catholique : car tout cela se tient, & c'est là qu'on vous mènera toutes les fois que vous avancerez qu'il n'est point de morale sans religion. Il est plus conséquent en effet de croire tout ce que dit un prêtre, que de lui nier un seul article. Enfin, ce n'est point aux philosophes que vous vous adressez ; car ceux qui ne seraient pas de votre avis, ne cherchent pas à faire secte, & : savent d'avance tout ce que vous avez à

---

2. Je n'aurais même pas publié cette lettre, si je n'étais assuré de cette vérité, que le peuple ne lit point, & sur-tout qu'il ne lit point les ouvrages philosophiques. Les lecteurs de toutes les classes sont riches, oisifs ou penseurs : un livre de philosophie ne leur paraîtra jamais dangereux. Voilà pourquoi dans un pays où la presse n'est pas libre, on choisit toujours pour veiller à la librairie, des magistrats qui ne lisent point car on a observé que moins un homme a lu, plus il croit les livres dangereux, & plus il est tenté de mettre tout le monde à son régime.

dire sur le déïsme. A qui en voulez vous donc, si vous ne parlez ni aux princes, ni aux peuples, ni aux gens instruits ?

Peut-être direz-vous que votre livre était nécessaire dans un siècle & chez une nation où l'on a attaqué, tantôt avec dérision, tantôt avec violence, la religion chrétienne & : même l'existence d'un premier être. Il aurait donc fallu nous donner quelque argument nouveau en faveur de la religion, ou quelque nouvelle preuve de l'existence de Dieu. Mais vous vous contentez de recommander la morale évangélique & les cérémonies de l'église ; or vous n'établissez l'existence de Dieu que sur le grand spectacle de la nature & sur l'évidence des causes finales. Cicéron, Sénèque & la foule des rhéteurs après eux, n'ont jamais manqué une seule occasion d'étaler toute leur éloquence à ce sujet, & de cacher la pénurie des idées sous l'abondance des mots.

Mais Pascal vous eût rejeté bien loin avec vos preuves tirées du spectacle de la nature, lui pour qui Dieu était moins probable que Jésus-Christ, & qui concevait mieux qu'on pût être athée que déïste.

Il savait bien que la religion n'a rien à craindre des premiers, & qu'au contraire elle ne saurait trop redouter les autres.

Supposons en effet qu'un homme, après vous avoir lu, vous tint ce discours. « L'éternité du monde ne m'a jamais répugné comme à vous ; son immensité ne m'effraye point, & je dis à la nature : si tu m'offres des espaces sans bornes je t'oppose des siècles & des générations sans fin. Placé entre ces deux infinis, je ne me crois point malheureux : j'admets pour éléments éternels, l'espace, la durée, la matière & le mouvement. Les germes semés par tout me défendent de croire que la nature ait commencé, ni qu'elle s'épuise jamais. Je vois que le mouvement, en exerçant la matière, lui donne la vie, qui n'est elle même qu'un mouvement spontané : je vois que l'exercice de la vie pro-

duit le sentiment, & l'exercice du sentiment la pensée ; ainsi que l'exercice de la pensée enfante les hautes conceptions. Or, vie, sentiment & pensée, voilà la trinité qui me paraît régir le monde. Toutes les productions de la terre s'abreuvent plus ou moins de ce fleuve de la vie qui en fertilise la surface. L'organisation plus compliquée des animaux en retient plus que celle des plantes, & l'homme en est encore plus chargé qu'eux : c'est le diamant qui absorbe plus de lumière que le simple cristal. Je vois donc qu'il n'y a de mortel sur la terre que les formes & tous ces assemblages d'idées que vous nommez esprits & âmes. Je vois que le premier rayon de lumière qui entre dans l'œil d'un enfant & la première goutte de lait qui tombe sur sa langue, y forment un premier jugement , puisqu'il sent que l'un n'est pas l'autre. Autour de ce jugement se rassemblent d'autres idées ; & comme on n'oserait qualifier du nom d'armée une poignée de soldats, on ne commence à donner le nom d'esprit & d'âme qu'à un certain nombre d'idées. L'enfant indique lui-même cette époque, lorsque aidé du sentiment de son existence & de la foule de ses souvenirs, il commence à se distinguer de tout ce qui l'environne & à dire moi. C'est : une plante arrivée à l'état de fleur. Que cet enfant périsse, il n'y aura de détruit que la somme de ses idées : son corps ira subir d'autres formes. C'est ainsi qu'en brûlant un livre ou un tableau , vous perdez réellement & sans retour l'esprit & le dessin qui y sont attachés ; mais le matériel du livre & du tableau tombe en cendres & s'élève en vapeurs qui ne périssent jamais. Je suis donc plus sûr de l'immortalité des corps que de celle des esprits : d'ailleurs l'esprit & le corps sont vraisemblablement une même chose ; & celui qui connaîtrait à fond les secrets de l'anatomie, rendrait compte de toutes les opérations de l'âme ; puisqu'à chaque découverte qu'on fait, la nature laisse tomber un de ses voiles. Si j'ai plus de peine à concevoir l'éter-

nité antérieure du monde, que son éternité postérieure, c'est que mon ame ayant réellement commencé, & craignant de finir, se figure aisément que l'univers a commencé, & qu'il pourra bien ne pas avoir de fin. Nous sommes en naissant jettés sur le fleuve de la vie ; nous ne voyons & ne concevons bien que la pente qui nous entraîne, & notre imagination en suit le cours. Mais si nous la forçons à remonter le fleuve, la fatigue nous gagne d'abord, & notre pensée ne peut supporter le poids d'une double éternité. Ces vérités générales, me suffisent ; & je ne conçois pas que vous en soyez assez mécontent, pour être obligé de recourir à un Dieu qui, après avoir créé le monde, ne cesse de soutenir & de réparer son ouvrage. Et quand cela sera, quelle preuve en auriez-vous ? Ou sont les titres de votre mission ? Du moins les Juifs, les Chrétiens & les Mahométans avouent que Dieu leur a parlé, & qu'il a tracé lui-même le culte & les cérémonies qui lui plaisent. Mais vous, toutes vos preuves se réduisent à un sentiment vague d'espérance & de crainte : vous me faites du Dieu que vous délierez un portrait de fantaisie, & vous croyez lui plaire : tandis que moi, voyant les mystères dont il s'est environné comme d'autant de gardes qui me crient, n'approchez pas, je me retire & je crois entrer mieux que vous dans ses véritables intentions. Observons aussi, entre nous, que le sort de Dieu a varié comme celui des hommes : quand les peuples étaient ignorants & barbares, ils se contentaient de faire Dieu tout-puissant, & par ce seul mot ils tranchaient grossièrement toutes les difficultés. Mais à mesure qu'ils ont été plus instruits, Dieu lui-même leur a paru plus intelligent : ils ont expliqué par les lois de la nature, ce qu'ils regardaient auparavant comme une opération immédiate de son auteur, & Dieu a réellement gagné du côté de l'intelligence ce qu'il semblait perdre du côté de la puissance. C'est en ce sens que Dieu est toujours près de l'ignorant, tandis qu'il recule sans

cesse devant le philosophe, qui de jour en jour le place plus loin & plus haut dans la nature, & ne l'appelle à lui qu'à toute extrémité,' Si je venais donc à admettre ce Dieu à votre maniéré & à le distinguer du grand tout, je n'en serais pas moins athée à vos yeux, puisque la providence ne serait pour moi que le nom de baptême du hasard<sup>3</sup>, & que Dieu lui-même ne me paraîtrait, comme à tous les esprits faibles & paresseux, qu'une manière commode d'expliquer le monde. Vous croyez vainement humilier l'homme en lui parlant des bornes de son esprit. Un oiseau qui voit semer du chanvre, prévoit tout au plus qu'il viendra de cette graine une forêt de plantes ; mais il ne prévoit pas qu'on tirera de cette plante de quoi faire des filets : encore moins prévoit-il qu'on en fera du linge, & de ce linge du papier & des livres. Tel est l'homme : témoin des démarches de la nature, comme l'oiseau l'est des siennes, il en prévoit ce qu'il peut. Tout ce qu'elle lui offre étant une jouissance pour les sens un tourment pour l'esprit, il se livre & doit se livrer avec ardeur à ce double besoin de jouir d'elle & de l'étudier<sup>4</sup>. Le désordre moral vous paraît inexplicable : mais considérez que tout est : ordre, paix

---

3. Cette expression heureuse & familière, est d'une femme dont on ne peut piller que la conversation, puisqu'elle n'écrit jamais...

4. C'est sans doute la seule envie de faire du bruit ou de se moquer de l'inepte question d'une académie de province, qui fit avancer à Rousseau que les sciences étaient un mal. Cet excellent esprit sentait bien que l'homme est né pour se perfectionner, & qu'ici le droit est fondé sur le fait. Si nous pouvions marcher sur l'eau, aurions-nous inventé les barques ? Si nous pouvions grimper les murailles, aurions-nous recours aux échelles ? L'industrie supplée la puissance, & l'art aide la nature. Demander si c'est la un bien ou un mal, c'est : demander en dernier résultat si le monde lui-même est un mal ou un bien, & s'il ne vaudrait pas mieux qu'il n'existât pas c'est : demander si la rhubarbe est un poison ou un aliment. La rhubarbe n'est ni l'un ni l'autre : c'est un remède. Les sciences & les arts sont aussi des remèdes contre l'ignorance, & des ressources contre les besoins.

& symétrie dans le monde physique. Il est vrai qu'en passant des plantes aux animaux, & sur tout à l'homme, on commence à trouver le désordre & la guerre, & que s'il existait quelque être mieux organisé que l'homme, il aurait des passions encore plus terribles. Chacun tend à soi : voilà l'origine du bien & du mal. Voudriez- vous que les hommes fussent sur la terre, immobiles & rangés comme des arbres à côté l'un de l'autre ? La paix serait trop chère à ce prix. En tout il ne faut pas vouloir être plus savant que la nature ; & si dans la société vous étiez trop choqué de l'inégalité des conditions, convenez du moins que le bonheur est mieux distribué que les richesses. Quant à moi, je mène une vie conforme à l'ordre en suivant les lumières de ma raison. Comme Épicure,<sup>5</sup> j'ai placé la vertu dans la volupté. afin de la rendre plus délicate & plus aimable, & de faire le bien pour le plaisir même de le faire ; tandis que vous ne songez qu'à éviter un châtement ou à obtenir un prix. Je suis seulement fâché que le nom même de la vertu fasse la satire de l'homme, puisqu'il signifie effort.

Il me semble, Monsieur , que si un incrédule avait l'impolitesse de vous pousser ainsi, vous pourriez être embarrassé , quoi que vous fissiez pour surprendre son irréligion ; mais le peuple se moquerait d'un homme qui n'allègue pour réglé de morale que l'utilité générale des sociétés, pour motif que l'intérêt & le plaisir qu'on trouve à faire le bien. Ce système est si nu, il parle si peu à l'imagination, il suppose tant de réflexions & de connaissances, tant de noblesse de rectitude dans l'âme, qu'il ne conviendra jamais à la multitude. Ce n'est point ainsi qu'on mène les nations en laisse : il y a dans le cœur humain une fibre

---

5. Ce n'est point l'Épicure défiguré par tant de calomnies dans les écoles & parmi le peuple. C'est l'Épicure de l'antiquité, un des hommes qui a le plus approché de la perfection.

religieuse qu'on ne peut extirper ; & voilà pourquoi d'un bout de la terre à l'autre on nous inocule si facilement d'une religion. Or, les prêtres ont à craindre que les déistes ne les gagnent de vitesse ; car les déistes appuient leur morale sur la même base qu'eux. Ils prêchent comme eux un Dieu bon & juste : ils s'attachent les cœurs par les mêmes espérances, par les mêmes craintes, par les mêmes consolations : ils se mettent à la portée de tous les esprits : esprits, l'imagination ne peut résister à l'imposant tableau qu'ils font de la providence & de l'ordre qu'elle entretient dans l'univers : ils persuadent facilement que Dieu fera pour un autre monde ce qu'il n'a pas fait pour celui-ci ; ils ont enfin sur les prêtres l'avantage de la tolérance. Et voilà pourquoi la profession de foi du Vicaire Savoyard, laquelle est un très beau précis de votre Livre, a séduit les âmes honnêtes & douces ; tandis que le livre du système de la nature fût-il aussi attrayant qu'il est ennuyeux, n'a dû entraîner personne. Un système qui ôte l'immortalité à l'homme, pour la donner à l'univers, qui établit que le monde n'a ni commencement ni fin, & qui veut que tout plie sous la nécessité, ne fera jamais fortune. Les hommes sont intraitables là-dessus, & c'est une chose plaisante qu'en fait de généalogie, ils tremblent toujours de rencontrer leur origine, & qu'en métaphysique, ils s'épuisent pour en chercher une à l'univers. « Toutes choses , dit Pascal, sont sorties du néant & portées jusqu'à l'infini ». C'est-à-dire, à l'infinie grandeur, à l'infinie petitesse, & à l'infinie durée ; tellement si l'homme aime à croire que le monde a commencé, il ne désire pas avec moins d'ardeur que son âme soit immortelle : il craint d'aborder le néant au sortir de la vie, & il s'en figure une autre au bout de celle-ci, comme dans ses jardins il fait peindre des ciels des perspectives afin de donner à la plus courte allée toute l'illusion de l'immensité.

Je n'ai cherché, direz-vous, qu'à épancher mon âme & mes idées : n'ayant plus l'administration pour objet, j'ai cru devoir m'occuper de l'influence de la religion sur les États : j'ai voulu préserver notre imagination de l'effrayant spectacle d'une existence sans date, d'une action sans liberté & d'un avenir sans espérance. Je fuis un Fénelon, mais un Fénelon sans évêché, & loin de donner à un culte la préférence sur un autre, je me sens au fond du cœur une tolérance universelle, qui voudrait protéger toutes les croyances & jeter de nouveaux liens parmi les hommes, en leur montrant à tous le même père, dans un Dieu toujours prêt à recevoir la variété de leurs tributs, & à sourire indulgemment à la bizarrerie de leurs hommages.

Cette disposition d'esprit & de cœur, cette bienveillance qui vous attire vers tous les hommes, & qui vous rend heureux, ne peut aussi que vous rendre plus cher à vos amis : mais ce doit être là le secret de votre âme ; & si vous en faites une profession de foi & une profession publique, elle ne peut que vous compromettre : c'est assez d'exposer sa gloire, il faut du moins dérober son bonheur. Le Livre de l'importance des opinions religieuses quelqu'homme de lettres qu'on l'eût attribué, n'eût peut-être pas été remarqué : mais vous avez été homme public, & comme écrivain, vous avez passé du ministère des finances à celui de la parole. On a droit de supposer que vous avez eu le temps de connaître les maladies secrètes de l'État ; & votre ouvrage pourrait faire soupçonner le clergé de corruption, & le gouvernement d'indolence sur le grand objet de la religion.

S'il se trouvait en Europe un monarque athée, assez fou pour palier de la théorie à la pratique ; un roi qui voulût détruire les temples & nous ôter tous les lignes visibles de la religion, pour ne plus gouverner les hommes que par le raisonnement & par les lois, sans doute un Livre qui lui démontrerait l'importance

des opinions religieuses, lui ouvrirait les yeux. Mais le feu roi de Prusse, qui a donné tant de symptômes d'athéisme, n'en a été que plus tolérant pour toutes les religions. Il connaissait trop bien l'énergie de ce ressort caché, & vous savez, Monsieur, que des colonies de Juifs, de Catholiques, de Calvinistes & de Luthériens, ont fleuri à l'ombre de son trône.

C'est peut-être cet exemple même que vous aviez en vue ; & je conçois que dans un moment où le roi donne l'état civil aux Protestants, sans leur permettre d'avoir un culte public, vous ayez songé à proposer en forme de dilemme, ou la tolérance religieuse aux Catholiques, ou l'indifférence du déisme aux Protestants. Si c'est-là, comme je pense , le but de votre ouvrage , vous l'avez indiqué si rapidement , page 478, que la plupart des lecteurs auront besoin d'en être avertis. Vous y observez « que si le nombre des dissidents était ou devenait considérable, une partie de la nation serait sans culte, & que le gouvernement ne peut s'y montrer indifférent » ,

Il faut croire que s'il existait cinq ou six religions différentes dans l'État, le gouvernement leur eût accordé à toutes la liberté du culte ; mais entre Protestants & Catholiques, on a sans doute craint d'élever autel contre autel. Il serait heureux que les Protestants eussent assez de philosophie pour se contenter de nos églises & de nos prédications ; mais leurs ministres ne le souffriraient pas. L'intérêt est le nerf secret de toutes les, religions, & je ne voudrais pas exposer la nôtre, tout certain que je suis de sa durée, à la privation des bénéfices.

Dans tout votre livre, Monsieur, vous ne cessez d'attribuer à la religion une force que vous savez très bien qu'elle n'a pas : son impuissance contre les passions est connue, & vous n'ignorez pas son insuffisance contre les préjugés. Un homme religieux n'est-il pas bien sûr de sa damnation éternelle, s'il est tué en duel ? Et

cependant le point d'honneur l'emporte, & il se bat. Une mère dévote sacrifie le bonheur de sa fille à l'avancement de son fils, si elle ne doute pas qu'une religieuse victime en ce monde ne le soit souvent dans l'autre.

Si la religion est impuissante contre les passions & les préjugés, vous nous direz peut-être qu'elle est admirable contre l'infortune & la misère. Plaisant dédommagement à proposer à un peuple écrasé d'impôts & opprimé par les puissances, que l'enfer pour les riches & le paradis pour les pauvres ! Les mauvais gouvernements ne demandent pas mieux qu'un langage qui tend à faire des esclaves plus fournis & des victimes plus résignées. Est-ce donc ainsi qu'un homme d'État doit parler à des peuples malheureux ? Un habile tyran, dit Machiavel, paraîtra toujours inviolablement attaché à sa religion, s'il veut tout faire impunément.

Vous vous plaignez, Monsieur, vers la fin de votre Ouvrage, de ce qu'on affecte aujourd'hui de ne plus parler religion dans la société. Pascal se plaignait de son temps de ce qu'on en parlait trop. L'esprit humain las d'une attitude en prend une autre, & on appelle révolution ces petits changements. Montagne, Charon, Bayle, la Mothe le Vayer & autres, parlèrent hardiment de tout ; mais ces semences de liberté se perdirent sur un terrain mal préparé. Le siècle de Louis XIV, tout littéraire & tout religieux, devînt le plus beau siècle du christianisme ; je n'en excepte pas les temps de la primitive église. Quel siècle en effet que celui où l'on voyait non-seulement les Bossuet & les Fénelon, les Turenne & les Condé, mais les Racine, les Corneille & les Boileau s'occuper sans relâche des moindres pratiques de la religion sans se permettre jamais l'ombre même du doute ! Louis XIV n'avait donné qu'une allure à l'opinion, & tous les esprits la suivirent. Mais sous Louis XV, prince qui laissait tout aller,

chacun s'ouvrit une route : l'insurrection fut générale & on ne parla que de philosophie & de religion pendant un demi-siècle. Aujourd'hui l'usage est de ne parler ni de l'une ni de l'autre. Ces questions ont fatigué le monde. Il n'y a que quelques jeunes gens, vexés par des pratiques minutieuses de dévotion, qui s'en vengent par des propos au sortir du collège ; mais l'expérience leur apprend bientôt que, l'homme est une trop chétive créature pour offenser l'Être Suprême, il n'en est pas moins vrai que les irrévérences sont des crimes envers la société ; qu'il ne faut ni blesser les dévots ni ennuyer les gens d'esprit ; & qu'en tout il est plus plaisant de parler de ce monde-ci que de l'autre. Au reste l'homme qui pense, fait toujours ce dont il s'agit à l'époque où il se trouve, & je ne doute pas qu'avec sa fureur de dominer le siècle, Voltaire n'eût été autrefois un père de l'église ou un fondateur d'ordre<sup>6</sup>. On sait assez jusqu'où il poussait sa jalousie contre les fondateurs de religions.

Il faut avouer aussi que c'est là la première des gloires : mais n'est-ce pas une puérité que de s'affliger de trouver la place prise ? Dans le grand nombre de sectaires, combien peu ont réussi ! Et à quel prix encore ? Quel admirable concours de circonstances ne faut-il pas pour fonder une religion ? Dieu lui-même avait préparé la terre pour l'établissement du christianisme. En vain la mythologie flattait les faiblesses humaines & charmait l'imagination ; il y a dans l'homme une partie raisonnable qui n'était pas satisfaite ; la religion n'était que poétique, & voilà pour-quoi il se formait de toutes parts des sectes & des associations d'adorateurs d'un seul Dieu. Le stoïcisme sur-

---

6. Peut-on en douter, quand on trouve tout l'esprit de nos philosophes modernes dans les Pères de l'Église, & sur-tout dans St. Augustin, qui disait que si la raison vient tard aux enfants, c'est afin qu'elle les trouve acoquinés à ce monde.

tout éleva l'homme au-dessus de lui-même ; mais comme tant de sages ne professaient que le déisme pur, & ne dressaient des temples à Dieu qu'au fond de leur cœur, ils ne purent fixer les regards de la multitude qui admirait leur vertu, sans voir quel en était l'objet ou le prix. La superstition débordée sur la terre demandait une main qui lui creusât un lit & lui donnât un cours régulier. Le christianisme vint & parla aux sens, à l'esprit & au cœur ; en retenant la pompe du paganisme, la subtile métaphysique des Grecs & toute la pureté du stoïcisme, cette religion se trouva parfaitement appropriée à la nature humaine. C'est elle qui a consacré le berceau de toutes les monarchies de l'Europe : elle a favorisé le progrès de la lumière, en nourrissant le feu des disputes ; elle a fait tourner au profit des nations & les utiles scandales des papes, & les inutiles vertus du cloître, & les succès des méchants, & les vertus des incrédules ; & je ne sais ce que tous ses adversaires réunis pourront mettre à sa place, si jamais l'Europe les constitue arbitres entre l'homme & Dieu.

Voilà ce que pense aujourd'hui la plus saine partie du monde : mais on est convenu de ne plus agiter ces questions : ce sont des écueils marqués sur la carte, & chacun les évite. Les esprits les plus heureux en métaphysique que gagnent-ils à méditer sur l'infini, sur Dieu, sur l'âme, sur éternité ? Une image neuve, une expression plus vive & voilà tout<sup>7</sup>. Ce n'est point par-là qu'on recule les bornes de l'esprit humain : en tout il ne faut pas songer à être plus qu'homme, mais seulement à être plus homme.

La croyance en un Dieu n'a surtout aucun besoin d'appui. Elle est si naturelle & si nécessaire aux gouvernements, aux

---

7. Voici la plus grande de ces expressions : la nature est un cercle dont le centre est partout, la circonférence nulle part. Elle est du vieux trismégiste, elle a été répétée par Timée de Locce, par St. Augustin, & enfin par Pascal.

peuples, à la société, aux beaux arts<sup>8</sup> à la richesse pour sa sûreté, à la misère pour sa consolation ! Le monde serait orphelin, dit Shafterbury, si Dieu n'existait pas<sup>9</sup>.

On ne peut, Monsieur, qu'être frappé en vous lisant, de la peinture que vous faites du vide & de la solitude que nous laissent les grandes places : elles ont l'inconvénient des grandes passions, de rendre tout le reste insupportable. Vous le savez ; tout homme qui s'élève s'isole, & je comparerais volontiers la hiérarchie des esprits à une pyramide. Ceux qui sont vers la base répondent aux plus grands cercles, & ont beaucoup d'égaux : à mesure qu'on s'élève, on répond à des cercles plus resserrés ; enfin, la pierre qui surmonte & termine la pyramide est seule & ne répond à rien.

Ce qu'il y a de triste, c'est que le monde qui veut compter avec les grandes places & les grands talents, se figure commu-

---

8. Je dirais volontiers à un artiste athée : Si vous niez un Dieu, l'homme étant le premier être de la nature, le singe devient son lieutenant, & que deviennent les belles formes ? Nous songeons à nous élever, & s'il y avait des anges, nos femmes nous quitteraient pour eux afin d'ennoblir & de perfectionner l'espèce. C'est ainsi que dans *La Fontaine*, le mulet vante toujours sa mère la jument, en dépit de M. Mercier, qui lui rappelle toujours l'âne son père .....  
Mettez donc l'infini entre vous & votre modele, & donnez vous un but qui recule sans cesse.

9. Lisez dans Voltaire combien il fut frappé d'admiration, quand il vit pour la première fois que Locke, Clarke & Newton ne prononçaient jamais le nom de Dieu sans lever le chapeau. Il y a pourtant une république fort sage qui ne veut pas qu'on parle de Dieu ni en bien ni en mal. C'est là qu'on n'entend point demander d'un côté, y a-t-il un Dieu ? Et de l'autre, combien y a-t-il de Dieux ? Un Athénien avait commencé l'éloge d'Hercule. Un Spartiate lui demanda : Qui est ce qui le blâme ? Du reste si on était forcé à se décider entre un athée qui n'admet point de Dieu, & un idolâtre qui en admettrait un ridicule, il faudrait, selon M. Necker à se décider pour l'idolâtre.

nément que, pour un homme qui les réunit, tout est plaisir ou pensée. Et cependant à quoi se réduit la vie, si on se sert de cette mesure ? Sénèque & Pétrone, que vous comptiez par vos plaisirs ou par vos pensées, vous aurez peu vécu ! Quelques jouissances, quelques idées, voilà ce qui fait le grand homme ou l'heureux ; & c'est dans une page d'écriture ou dans les bornes d'un jour, qu'on peut resserrer la gloire & le bonheur d'une longue vie. Il n'en est pas ainsi de la sottise & du malheur.

Je finis, & je me propose, si vous le trouvez bon, d'établir dans une autre lettre, que les philosophes sans la morale ne sont plus des sages, mais simplement des raisonneurs. Que la religion n'est point la perfection de la morale car la morale est toujours parfaite & n'est susceptible de plus ni de moins : mais que la religion est le supplément des lois, puisqu'elle ajoute à la peur des supplices temporels, la crainte des peines éternelles. *Lex quæ ligat, religio quæ religat.* Qu'ainsi les lois sont faites pour retenir les méchants, la religion pour les âmes intéressées & la morale pour les consciences.

J'ai l'honneur d'être, &

---

## Lisez-moi.txt

Mise en page à l'aide de Texmaker et LaTeX par Lefilou.

Origine des textes :

[https://archive.org/stream/premiere00unse/premiere00unse\\_djvu.txt](https://archive.org/stream/premiere00unse/premiere00unse_djvu.txt)

<https://archive.org/details/premiere00unse>

Des erreurs peuvent apparaître et seront corrigées après relecture.

Des propositions de correction par courriel à :

[sergey@lefilou.net](mailto:sergey@lefilou.net)

L'Errata de la première lettre, mentionné dans dans la première page de la deuxième lettre originale est mis à jour.